

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

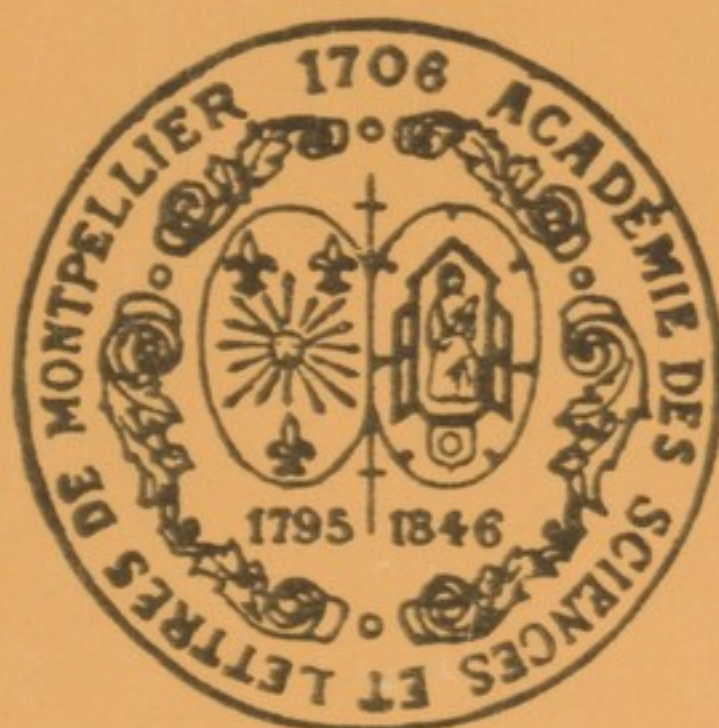
1706-1990

NOUVELLE SÉRIE

TOME 21 - 1990

ISSN 1146-7282

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER



MONTPELLIER

1990

Séance du 19 novembre 1990

RÉCEPTION DU PROFESSEUR JACQUES MIROUZE

ALLOCUTION LIMINAIRE DU PRÉSIDENT HENRI ANDRILLAT

Mesdames, Messieurs,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Chers Confrères,

Je voudrais tout d'abord remercier les personnalités qui ont tenu à honorer de leur présence cette cérémonie :

Notre confrère Bernard Serrou qui représente ici ce soir Monsieur le Président du Conseil Régional,

Monsieur le Professeur Lamarque qui représente le Député-Maire de Montpellier,

Monsieur Bacou, Premier Président de la Cour d'Appel,

Monsieur Solassol, Doyen de la Faculté de Médecine,

Messieurs les Doyens et Présidents des Universités de Marseille et de Montpellier.

Monsieur,

C'est un insigne honneur pour notre Compagnie de vous compter aujourd'hui parmi ses membres.

Comme il m'est déjà arrivé de le dire, mais je n'hésiterai pas à le répéter, à une époque où toutes les valeurs humaines vacillent, une Académie, grâce à la compétence et au talent de chacun d'eux, devient le refuge de l'Humanisme.

Depuis sa fondation en 1706, sous le vocable de Société Royale des Sciences, comme après sa refonte en 1846, l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier a su maintenir cette longue tradition d'humanisme où chacun retrouve le respect de soi-même dans le respect de son histoire et de sa langue, sous l'autorité du savoir et le salubre exercice de la pensée.

Votre personne, comme votre carrière de médecin et de chercheur, répondent excellemment à ces exigences et l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier se devait de vous accueillir en son sein.

Vous y occuperez le 23^e fauteuil qui fut successivement celui des docteurs :

Élie Rouvier (1891 - 1919)

Eugène Magnol (1919 - 1939)

Constantin Pappas (1939 - 1962)

et Pierre Passouant à qui vous succédez aujourd'hui.

Comme le veut l'usage, vous allez, dans quelques instants, prononcer l'éloge de votre prédécesseur, notre regretté confrère, le Professeur Pierre Passouant, et Monsieur le Professeur Jean donnera la réponse.

Je vous cède donc la parole sans plus tarder.

*

* *

DISCOURS DU RÉCIPiendaIRE
ÉLOGE DU PROFESSEUR PIERRE PASSOUANT

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Mesdames et Messieurs les Académiciens,
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Mon Père, médecin de campagne érudit, avait une haute idée de nos institutions républicaines, — notamment celles où j'ai le privilège d'œuvrer — ; il usait volontiers de la majuscule ; il m'avait appris notamment que les termes *Université, Hôpital, Académie* caractérisaient de trop nobles administrations pour les banaliser. Il regretterait fort de voir aujourd'hui malmener notre orthographe, sa ponctuation, ses caractères... Je doute que de m'apercevoir dans une noble société, la vôtre précisément, qui porte par-dessus tout les mérites et le respect de notre langue, le consolerait.

Et pourtant m'y voici... ou presque...

Au seuil de votre si distinguée institution bientôt vieille de trois siècles, l'impétrant en est encore à douter de ses mérites : il se demande s'il sera à la mesure de l'honneur que vous lui faites... un peu comme au chevet d'un mourant, le médecin vit son impuissance avec la hantise de ne pas savoir interrompre un processus peut-être non irrémédiablement inexorable ; un peu comme au pied du mur, l'écrivain mesure son insuffisance ; le peintre, sa maladresse ; le sculpteur, son irréalisme ; le musicien, l'infidélité de son oreille.

Ainsi, dans cette salle où se pressent autour de vous, Monsieur le Président, et de tant de membres de notre académie, des personnalités diverses civiles, militaires, religieuses, des collègues universitaires médecins ou d'autres disciplines, ceux qui, avant pendant ou après moi, acceptèrent d'assumer des mandats décanal ou présidentiel dans mon Université ou dans d'autres à Montpellier et à Marseille, des amis, des élèves, des parents, des alliés, je vous dois, chers confrères académiciens, publiquement non pas une fois, mais au moins trois fois des remerciements.

Les premiers, pour me donner, en m'admettant parmi vous, l'assurance d'être loué un jour pour les vertus et qualités que certains de vos aînés ont eu tant de mal à discerner, avant que vous ne tranchiez généreusement en ma faveur le jour, il est vrai, où toutes les voix hésitantes se sont tues. Merci de me prouver cette confiance que je sens, grâce à vous, renaître en moi. Mais vous comprendrez, je pense, que mes plus chaleu-

reux remerciements sont à l'adresse du Professeur Roger JEAN ; nous avons ensemble gravi tous les échelons de la hiérarchie hospitalière et universitaire... Roger JEAN, en Pédiatrie, où il a su développer une magnifique école qui jouit d'un renom mérité. Il m'a de longue date précédé au sein de l'Académie, ce qui ajoute au plaisir que je ressens de le rejoindre, plus encore, de bénéficier de son parrainage... Parce qu'il a été persuasif, nous voilà aujourd'hui unis dans la même joie.

Mes seconds remerciements, pour vous dire combien j'ai apprécié votre indulgence à mon endroit. Vous m'avez toléré pendant cinq ans chaque fois qu'il m'était possible d'être parmi vous et vous m'avez laissé profiter de votre érudition ou de celle de vos invités... J'ai là mesuré parfois la candeur qui était la mienne de me croire l'égal des meilleurs d'entre vous, alors que mon seul mérite académique se confinait jusqu'à ce jour à une médecine certes spécialisée, mais que j'ai servie et que je continue à servir au mieux de mon intelligence.

Les derniers remerciements seront enfin pour vous dire ma gratitude, en m'obligeant à dévoiler, avant de m'asseoir définitivement dans ce XXIII^e fauteuil, tous les mérites de celui qui, précisément en sortant, vous a permis de m'admettre parmi vous. Merci de m'avoir demandé de succéder à **Pierre Passouant**. Ah ! comme il serait agréable de vivre, de revivre parfois en peu de temps, toute une exigence consacrée au travail, à l'amélioration de la condition humaine à travers le modeste labeur, mais combien efficace, d'un médecin et d'un chercheur attaché aux problèmes de l'esprit et donc idéalement et spécifiquement des hommes... Mais il est cruel et ingrat de situer à grands traits, la personnalité d'un homme comme **Pierre Passouant** alors qu'il a cessé pour toujours de s'exprimer. Sept ans de recul permettent néanmoins peut-être de mieux en cerner le profil.

J'ai connu **Pierre Passouant** pour la première fois dans le Service de Clinique Médicale lorsque le Professeur **Louis Rimbaud**, l'un de ses maîtres vénérés, était au terme de sa carrière, et au moment où le Professeur **Paul Boulet**, mon maître auquel me liaient tant de sentiments affectifs, lui succédait. **Pierre Passouant** venait tous les matins à la Clinique Médicale ; il avait plaisir à rencontrer, sous l'égide de leur maître commun, **André Vedel** de la même promotion d'Internat, trop tôt disparu, **Georges Vallat** de quelques générations plus jeune et **Henri Serre**, leur aîné de quelques années. L'après-midi, **Pierre Passouant** aimait à revenir au service : il était en effet conscient que la maladie n'était pas seulement la réalité d'une matinée et que le jeune interne que j'étais, comme d'autres, souhaitait des conseils bien au-delà... Cette étape de sa carrière, tout autant de la mienne, devait marquer **Pierre Passouant**. Écoutez-le au jour du jubilé de **Louis Rimbaud**, en 1947. Notre confrère avait 34 ans, et s'adressait à son maître en ces ter-

mes : «Vous n'êtes pas seulement un maître de la vérité concrète, vous êtes plus que cela. Vous êtes celui que, chaque matin, les malades attendent... Cette heure de la visite était la leur autant que la nôtre. Vous saviez d'un geste, d'une parole faire renaître l'espoir et ranimer la confiance». **Pierre Passouant**, homme de science par excellence devait toute sa vie et jusqu'au dernier jour de son existence coller au malade : il voulait que le malade soit à la fois le point de départ et l'aboutissant de ses activités, en somme le centre de son action.

Mais voulez-vous que nous reprenions sa biographie après avoir campé l'homme, compris le sens de sa vie professionnelle et les grandes lignes de force de son action.

S'il vous arrive de vous égarer, en pays gascon, ne manquez pas, quittant Agen, de vous diriger vers le Sud, dans la direction d'Auch. Vous arriverez à Fleurance : en suivant l'avenue de Paris, puis la rue Pasteur, vous voilà sur la place de la mairie. Vous y verrez la magnifique halle de pierres, reconstruite au XIX^e siècle, supportant l'hôtel de ville. Autour de la place, les maisons en saillie forment une galerie couverte, «*les ambans*», sous laquelle habitants et estivants se promènent ou s'adonnent au commerce les jours de foire et de marché. Dans l'un des angles de la place de la mairie, dans une maison confortable et ancienne, au rez-de-chaussée, existe encore de nos jours une pharmacie : c'est là que **Paul Passouant**, le père de Pierre, avait son officine.

Le 1^{er} mars 1913, au premier étage de ce même immeuble, est né **Pierre Passouant** ; dans cette même maison, quelques années plus tard, devait naître en 1917 **Jean Gabriel**, frère de Pierre, très précocément décédé d'une maladie avec laquelle **Pierre Passouant** allait être souvent confronté dans sa carrière, toujours avec la même émotion : Jean Gabriel a laissé dans la population de Fleurance le souvenir d'un garçon brillant dont la disparition prématurée avait profondément meurtri tous les siens. Fleurance n'est certes pas la Gascogne des d'Artagnan : c'est une tout autre Gascogne. Elle a emprunté son nom à Florence, l'un des joyaux de l'Italie, et le doit à **Eustache de Beaumarchais**, Sénéchal de Toulouse, qui a ainsi baptisé, aux alentours des années 1285-1290, le hameau, aujourd'hui la petite ville, où nous nous trouvons pour quelques instants encore... Curieuse coïncidence, peut-être prédestination : à cette même époque, le pape **Nicolas IV** instituait en 1289 notre Université montpelliéraine. Fleurance est une très belle cité qui n'usurpe en rien son nom tant elle est fleurie : sa devise n'est absolument pas empruntée. *Florentia floruit, floret, semperque florebit* : Fleurance a fleuri, fleurit et toujours fleurira.

LA PÉRIODE FLEURANTINE va marquer profondément **Pierre Passouant** tout au long de son cheminement. Il allait y créer de solides amitiés qui, plus tard, devaient

se prolonger jusqu'à sa mort. **Pierre Passouant** était vraiment gascon et pourtant sa famille n'était ni fleurantine, ni de souche gasconne. Sa mère était montpelliéraine, son père catalan né à Vinca dans les Pyrénées-Orientales. Ses parents se sont mariés à Montpellier où Paul terminait ses études de pharmacie, puis se sont installés d'abord à Barran, petite bastide située près d'Auch, puis à Fleurance en 1912, un an avant la naissance de Pierre. **Paul Passouant** a acheté en 1921, sur la place principale, l'immeuble où il a vécu et devait s'en retirer, 40 ans plus tard, en 1952, afin de vivre à Montpellier où son fils Pierre était établi. **Paul Passouant** était un pharmacien accompli ; il a exploité divers brevets de son invention dont la renommée subsiste encore dans le souvenir des anciens habitants. Il s'est aussi attaché à la vie de la cité puisqu'il a été longtemps adjoint au maire de Fleurance et, d'une manière permanente, pendant de très longues années, suppléant du juge de paix jusqu'à la réforme des tribunaux qui devait suivre la seconde guerre mondiale. Dans une telle ambiance, même s'il n'était pas gascon de sang, **Pierre Passouant** devait le devenir très vite de cœur et était fier d'être gascon et gersois de naissance. Le domaine près de Fleurance acquis par sa famille est toujours demeuré attractif pour lui. Beaucoup plus tard, dans sa carrière, si des amis l'accompagnaient, il leur réservait un accueil dans son sympathique Gers natal. Tous se remémorent avec émotion leur visite demeurée inoubliable : Auch la capitale, près de l'abside de la merveilleuse cathédrale gothique reconstruite voilà trois à quatre siècles, les escaliers majestueux qui conduisent à la gigantesque statue de d'Artagnan... Il évoquait avec satisfaction ses souvenirs d'enfant et de lycéen puisque c'est à Auch qu'il devenait bachelier. D'Artagnan était pour lui tout un symbole : non pas le d'Artagnan trop romancé d'Alexandre Dumas mais celui plus vrai de Courtilz de Sandras qui mêle alors le gascon du panache, M. d'Artagnan, et le gascon prosaïque, parfois bouffon, avare mais toujours réaliste et efficace, M. de Besmaux. **Pierre Passouant** allait, tout au long de sa carrière, montrer qu'il savait allier la solidité à la fantaisie, le froid au feu, la fidélité que dicte le sens de l'honneur à l'esprit pratique qui sied au gascon : distant comme eux et parfois solennel autant qu'eux, toujours conscient de sa personnalité dans ses fonctions, dans ses titres, rigoureux dans sa vie et dans son raisonnement, scrupuleux, tatillon parfois pour lui-même mais tout autant pour les autres... Les journées sont sans heure du moment qu'il cherchait la perfection. Avec ses qualités et ses défauts, **Pierre Passouant** abordait insensiblement la deuxième période de son existence, la période montpelliéraine.

LA PÉRIODE MONTPELLIÉRAINE est la période de l'adolescent étudiant, puis de l'homme en constante ascension professionnelle ; elle est marquée par un labeur acharné. Il allait aborder la carrière médicale, mais toujours à la gasconne, avec panache et tout d'abord dans la première cité universitaire montpelliéraine, créée dans les années

1930 au fond de l'avenue des Arceaux ; il y constitue une équipe de mousquetaires : ce n'est plus Athos, Porthos et Aramis, plus béarnais que gascons, mais **Bigonnet**, **Cheyne** et **Sarran** cévenol ou provençaux. Ils allaient tous quatre devenir internes des hôpitaux avant la deuxième guerre mondiale. Aux heures de famine, **Pierre Passouant** partageait avec ses trois mousquetaires et avec beaucoup de générosité dindes et foies gras qui lui parvenaient de son Gers familial. Cette amitié ne devait plus s'interrompre, même lors de leur vie professionnelle en Avignon et St Étienne, même dans leur vie familiale, puisque **Pierre Passouant** était parrain de certains de leurs enfants. Seule la mort allait les dissocier. Madame, vous êtes entrée dans ce cercle amical qui porte haut votre nom puisque vous avez été choisie par leur ami. Plus tard, mais avant de vous connaître, dans la foulée de ses études médicales, il allait devenir Chef de clinique médicale du Professeur **Louis Rimbaud**, puis de clinique neurologique du Professeur **Jules Euzière**. Avec **Éric Nègre** de la même génération que **Pierre Passouant** et **Georges Durand** plus jeune, les trois Chefs de Clinique célibataires avaient pris l'habitude de partager leurs repas dans des restaurants autour de l'Hôpital St Éloi... les plus jeunes générations d'alors dont je faisais partie, exerçant des fonctions d'externes dans les services des uns et des autres, respectaient toujours leur table et préféraient s'asseoir à distance, craignant les réprimandes sèches d'**Éric Nègre**, les remarques un tant soit peu dédaigneuses de **Pierre Passouant** ou les reproches tapageurs de **Georges Durand**... Il se lia aussi d'amitié avec **Paul Sentein** et **André Delmas**, actuel Président de l'Académie nationale de médecine et membre correspondant de l'Académie montpelliéraine, qui regrette de ne pouvoir être aujourd'hui près de vous, Madame.

Sa thèse médicale sur la maladie de **Steinert** a fait de lui l'homme du muscle et le premier myologue montpelliérain. Il devait consacrer de multiples recherches au laboratoire du Professeur **Hédon** sur l'activité de l'acétylcholine avec l'aide d'un chercheur juif allemand qui se cachait à Montpellier pendant les années de guerre, Monsieur **Minz Bruno** dont le nom de guerre était **Marlon**, mais quel hasard heureux !!... Vous comprendrez bientôt ! **Pierre Passouant** allait aussi former de nombreux élèves, développer des techniques d'explorations fonctionnelles et finalement créer un laboratoire autonome de myologie. Ultérieurement, au cours d'un séjour d'une année au Massachusetts General hospital, **Pierre Passouant** a précisé les indications de la thymectomie, sujet d'actualité à l'époque dans le traitement de la myasthénie.

Tout dans la foulée disais-je... façon de parler...

Pierre Passouant a vécu, plus que d'autres, les années troublées qui précèdent l'abord du demi-siècle. À peine reçu à l'internat des hôpitaux de Montpellier, en 1938, il effectue

son service militaire comme médecin auxiliaire et dans un premier temps vit l'épopée des réfugiés républicains espagnols au Camp de Barcarès pendant sept mois. Cette période a peut-être infléchi son penser politique. Après quelques mois de vie civile, voilà que surgit la deuxième guerre mondiale qui, après divers épisodes, le conduit à l'hôpital de Bergues dans le Nord où il vit la bataille de Dunkerque en juin 1940 : il est seul médecin avec quatre infirmiers et est fait prisonnier ; il reste à Courtrai en Belgique, ville célèbre par la défaite des Français à la bataille des éperons d'or au début du XIV^e siècle... il n'est libéré que le 10 avril 1941 et deviendra plus tard citoyen d'honneur de Bergues. Encore une nouvelle mobilisation dans l'armée Leclerc en février 1945... il allait être vite détaché au Val de Grâce jusqu'au mois de décembre 1945... période militaire certes, mais aussi période décisive puisque devait définitivement se tracer l'orientation médicale neurologique de **Pierre Passouant**.

Au Val de Grâce, il participe aux premiers balbutiements en France de l'électroencéphalographie. Il fait la connaissance du Doyen **Baudouin** et du Docteur **Fischgold** et, dès son retour à Montpellier, ne cesse d'œuvrer pour acquérir un appareil d'électroencéphalographie : il devient l'homme des ondes spontanées électriques cérébrales, le spécialiste de l'épilepsie ; il crée un laboratoire d'investigations dans une annexe du service de neurologie du Professeur **Euzière** qui l'accueillit avec enthousiasme certes, mais... dans les couloirs du sous-sol de l'hôpital Saint-Charles... matériel, personnel et malades ! Ses multiples occupations, tout autant que celles du dévoué garçon de laboratoire **M. Arnaud**, l'obligeaient à travailler dans ce laboratoire en fin d'après-midi et jusqu'à une heure avancée de la soirée ou de la nuit. Malgré ce, il sut attirer de nombreux élèves dont certains, comme le Professeur **Latour** et moi-même pendant mon internat, devaient choisir finalement d'autres voies de spécialisation. C'est en ces lieux qu'il forma son premier et très fidèle élève, le Professeur **Jean Cadilhac**. Il n'oublie pas, dès les prémices de l'électroencéphalographie, qu'il était l'interniste formé auprès du Professeur **Louis Rimbaud**, son maître des premiers jours : son travail inaugural d'électro-encéphalographie portait sur la méningite tuberculeuse... l'ombre de Jean Gabriel planait sur ses recherches... l'on apprenait alors à la traiter par la streptomycine. **Pierre Passouant** et **Jean Cadilhac** avec **Jean Salvaing** décrivaient les signes électriques de «souffrance basale» significatifs d'une méningite adhésive de la base du crâne, de fâcheux pronostic à l'époque et appelant des décisions thérapeutiques nouvelles. Dès cette période sont réalisés, à titre presque anecdotique et dérivatif, les premiers enregistrements de sommeil nocturne dans un enthousiasme collectif qui ne devait plus se démentir et allait aboutir à la création d'un service d'exploration fonctionnelle du sommeil, la clinique du sommeil, dont la notoriété, sous l'impulsion de ses élèves, et de **Michel Billard** en particulier, est de nos jours bien assise.

Après les années du clinicat, un premier épisode heureux bouscule et la vie et les amitiés de **Pierre Passouant**, la rencontre parisienne de Mademoiselle **Fontaine** à la Sorbonne, précisément grâce à M. **Minz**, ce médecin juif allemand que nous avons connu à Montpellier et resté en relation avec **Pierre Passouant** pour poursuivre leurs recherches. Peu de temps après, Melle **Fontaine** allait devenir Madame **Passouant-Fontaine**. Le mariage a lieu à Nice, au mois de mars 1948. Mme **Passouant** devient dès lors une collaboratrice éminente ; docteur ès-sciences, directeur de recherches au CNRS, elle allait être la fidèle confidente de tous les jours, et parce que confidente scientifique, d'une aide irremplaçable. Quelques mois plus tard, en 1949, **Pierre Passouant** est professeur agrégé de pathologie expérimentale ; il était parmi les tout premiers de la discipline qui venait d'être créée en France et était très vite titularisé dans cette même chaire de pathologie expérimentale créée pour lui, huit ans plus tard, en 1957. En deux décennies, **Pierre Passouant** devenait ainsi, à partir de l'internat des hôpitaux et d'une excellence formation médicale, le spécialiste averti à la fois de neurologie et de neurophysiologie. C'est peut-être de cette situation mixte, aux confins de la médecine clinique et du travail de laboratoire, honorifique certes, mais combien difficile et à la portée en fait de peu de spécialistes, que **Pierre Passouant** a été victime : il devait attendre encore longtemps des conditions de travail sinon confortables, du moins décentes, dignes de ses recherches... 1971... date de la création du service de physio-pathologie des maladies nerveuses et musculaires avec vingt-deux lits et les départements satellites d'électroencéphalographie, d'électromyographie et du sommeil, du laboratoire du débit sanguin encéphalique et du métabolisme cérébral au moment où le dernier hôpital montpelliérain, le centre **Gui de Chauliac**, devenait fonctionnel. Mais qu'importe !... **Pierre Passouant** était sûr d'arriver au but qu'il s'était fixé. Des étapes longues et difficiles, des oppositions qu'il méprisait, lui importaient peu. Il allait les vaincre une à une avec le panache du gascon... comme d'Artagnan qui, de Cadet aux gardes en 1640, devenait Maréchal de France quelques années avant sa mort, en 1673, et immortalisait à tout jamais l'orgueil réaliste et têtu du gascon.

Au fur et à mesure que la période fleurantine s'estompe, tout en laissant, comme on l'a vu, de profondes empreintes dans le caractère de **Pierre Passouant**, et tandis que se développe la période montpelliéraine jamais indifférente et toujours marquante, l'on voit surgir une troisième période celle du plein épanouissement scientifique, la période œcuménique pourrait-on dire, où la personnalité de **Pierre Passouant** ne cesse de s'affirmer : c'est la période de notoriété nationale et internationale que lui méritent la qualité de ses apports personnels aux neurosciences et la puissance de son esprit synthétique.

LA PÉRIODE OECUMÉNIQUE, celle du plein épanouissement, comme les autres, ne se réalise pas sans mal. Il n'était guère facile de créer un laboratoire de recherche à cette époque, plus encore si l'on était initialement clinicien : **Pierre Passouant** a su pourtant trouver les aides auprès de biologistes et d'hommes de laboratoire : c'est ainsi qu'il fut accueilli à l'institut de Biologie d'abord, par le Professeur **Hédon** qui lui ouvre... une annexe abandonnée de ses services au contact des chiens aboyeurs tout au long des jours et des nuits, à côté de bicyclettes ergométriques hors d'usage, de tambours d'enregistrement détériorés et déposés dans ces locaux, en attendant peut-être une fin plus glorieuse dans un musée de technologie médicale ; ensuite quelques recoins délaissés du laboratoire de physique médicale grâce à la bienveillance de son ami Christian **Bénézech** et finalement des locaux absolument inattendus dans le service départemental d'Architecture. Pourtant, bien avant la consécration d'une implantation moderne et spacieuse, en ces lieux de fortune, **Pierre Passouant** devait mener à bien les principales contributions scientifiques de sa carrière, sur l'hippocampe avec le Professeur **Cadilhac**, sur le cervelet et l'olive bulbaire avec le Professeur **Baldy-Moulinier**, sur la maturation cérébrale avec **Michel Ribstein** et de nombreux autres collaborateurs.

Le rayonnement de son œuvre lui a mérité des distinctions enviées dans l'ordre de la Légion d'honneur, des Palmes académiques, à l'Académie de médecine. Il a été membre de sociétés savantes, de commissions scientifiques, de comités de rédaction nationaux, européens ou internationaux portant sur ses principales compétences neurophysiologiques, l'électroencéphalographie, l'épilepsie, le sommeil, les muscles. Il en a souvent assuré la présidence. Nombre de ses amis étrangers ont été reçus à Montpellier avec faste et nommés docteur honoris causa de notre université : les Professeurs **Bremer** de Bruxelles, **Van Bogaert** d'Anvers, **Gibbs** de Chicago, **Halberg** de Minneapolis, **Barbeau** de Montréal.

Nous ne retiendrons volontairement de la troisième période de la vie de **Pierre Passouant** que ses travaux sur le sommeil et plus rapidement ceux sur l'épilepsie, sans que pour autant nous ayons déjà épuisé, en les évoquant, tous ses apports sur la maladie épileptique.

Sommeil normal, sommeil pathologique... quel chemin parcouru en un tiers de siècle depuis le premier rapport de **Pierre Passouant** en 1950 à la Société de Neurologie et d'Électroencéphalographie ! **Pierre Passouant** cherchait alors à préciser par le sommeil l'authenticité de foyers anatomiques spécifiques. Très tôt il réalise, dans les sous-sols de l'hôpital Saint-Charles d'abord, des enregistrements continus de sommeil nocturne qu'il devait développer ensuite au laboratoire de l'institut de Biolo-

gie, puis dans le département du sommeil du service de physio-pathologie du système nerveux qu'il eut à sa disposition à compter de 1971. **Pierre Passouant** est au nombre de ceux qui, dans le monde, avec Michel Jouvét de Lyon, nous ont appris à découvrir, chez le chat, avant d'explorer dans une étape ultérieure l'homme, les divers cycles de la nuit où se succèdent sommeil lent, léger puis profond, ensuite sommeil paradoxal à ondes rapides et finalement court éveil. Le sommeil, «*un tiers de notre vie*» comme il se plaisait à dire et à écrire en une monographie destinée au grand public. En même temps et indépendamment de Rechtschaffen, **Pierre Passouant** découvre l'endormissement d'emblée en sommeil paradoxal de certains narcoleptiques. Si la narcolepsie et l'hypersomnie ont été ses thèmes favoris, **Pierre Passouant** a abordé la plupart des aspects du sommeil : sommeil normal, modification du sommeil avec l'âge, sommeil et sécrétions endocriniennes, ovariennes en particulier, sommeil et épilepsie, sommeil et maladies mentales, sommeil et apnée périodique, insomnies... Tous les aspects du sommeil ? Mais est-ce possible ?

Au fur et à mesure que les années s'écoulaient, **Pierre Passouant** s'intéresse de plus en plus à la physiologie du sommeil. Ce n'est là qu'un paradoxe de plus... à la gasconne peut-être : alors qu'un service hospitalier lui est confié et qu'il pouvait désormais étudier mieux que par le passé l'homme malade, il prend conscience de notre méconnaissance du sommeil, du rêve de l'homme sain, des hommes sains ; en fait chaque homme n'exprime-t-il pas sa personnalité aussi dans son sommeil ? Ah ! si l'on pouvait avec les ondes cérébrales formaliser l'intelligence, celle qui n'est pas seulement artificielle... Ce fut là le but qu'il a poursuivi pendant les années d'activité qui lui restaient à vivre et il a pu les vivre dans leur plénitude, jusqu'au terme de sa vie : quelques heures encore avant sa mort, il était au laboratoire et accueillait des malades. La retraite n'avait même pas été pour lui un frein dans la réflexion, mais bien au contraire un stimulant qui allait lui permettre d'exalter sa curiosité et son esprit de synthèse.

Il s'imprègne des descriptions, des idées, des analyses que poètes, philosophes et maîtres à penser, au fil des ans, ont abandonnées à nos réflexions et à nos recherches, mais sans le renfort que lui, **Pierre Passouant** avait, d'une biotechnologie ambitieuse et peut-être délirante. Puis-je vous faire un aveu ? En étudiant l'œuvre scientifique de **Pierre Passouant**, je me suis laissé prendre, ces derniers mois, au même piège d'autant que, déjà à la période encore hésitante de ma vocation médicale, il s'en est fallu de peu que je devienne l'un de sa curie... tant il savait séduire les jeunes qu'il rencontrait par le caractère original de son penser, son désir de le confirmer et son acharnement à le prouver.

Éveil — endormissement — sommeil — rêve — réveil : tels sont quelques-uns des problèmes abordés par de grands esprits comme Charles Baudelaire, Marcel Proust,

Paul Valéry, René Char. Voulez-vous que nous mêlions réflexion des uns et observation des autres, afin de mesurer l'apport des recherches modernes, comme savait les conduire Pierre Passouant, aux interrogations posées par les plus grands esprits au travers des ans ?

Baudelaire, dans *Le spleen de Paris* au chapitre 22, *Crépuscule du soir* (page 307, édition Gallimard 1951) écrit : *La nuit qui met à l'ordinaire les ténèbres dans l'esprit fait la lumière dans le mien ; et bien qu'il ne soit pas rare de voir la même cause engendrer deux effets contraires, j'en suis toujours comme intrigué et alarmé.* Pourquoi en effet deux réactions si fondamentalement différentes ? Dans *les paradis artificiels*, dans le chapitre *Le Théâtre de Séraphin*, (page 436), Charles Baudelaire poursuit : *dans le sommeil, ce voyage aventureux de tous les soirs, il y a quelque chose de positivement miraculeux ;... Les rêves de l'homme sont de deux classes : les uns, pleins de sa vie ordinaire, de ses préoccupations, de ses désirs, de ses vices, se combinent d'une façon plus ou moins bizarre avec des objets entrevus dans la journée qui se sont indiscrètement fixés sur la vaste toile de sa mémoire. Voilà le rêve naturel ; il est l'homme lui-même. Mais l'autre espèce de rêve ! le rêve absurde, imprévu, sans rapport ni connexion avec le caractère, la vie et les passions du dormeur... ce rêve que j'appellerai hiéroglyphique, représente évidemment le côté surnaturel de la vie et c'est justement parce qu'il est absurde que les Anciens l'ont cru divin. Comme il est inexplicable par les causes naturelles, ils lui ont attribué une cause extérieure à l'homme et encore aujourd'hui, sans parler des onéïromanciens, il existe une école philosophique qui voit dans les rêves de ce genre tantôt un reproche, tantôt un conseil ; en somme, un tableau symbolique et moral, engendré dans l'esprit même de l'homme qui sommeille.*

Connaît-on les stigmates électriques et la formule mathématique qui matérialise les deux rêves de Baudelaire ? Peut-on affirmer aujourd'hui que le sommeil lent et profond mémorise les faits rationnels, le «rêve naturel» ? le sommeil paradoxal, le créatif, l'émotionnel, le «sommeil hiéroglyphique» de Baudelaire ?

Dans *Les Fleurs du Mal*, en deux poèmes, (*Rêves parisiens*, page 170 et *Le rêve d'un curieux*, page 195), Baudelaire revient sur les aspects merveilleux du rêve : après avoir décrit des scènes de visions mirobolantes, l'auteur conclut :

«Mes yeux pleins de flammes
J'ai vu l'horreur de mon taudis,
Et senti, rentrant dans mon âme
La pointe des soucis maudits ;

La pendule aux accents funèbres

Sonnait brutalement midi

Et le ciel versait des ténèbres

Sur le triste monde engourdi».

Pensez-vous que l'informatique la plus exigeante, l'imagerie cérébrale la plus élaborée soit en mesure de régler les problèmes de Baudelaire en son temps. La nuit qui illumine ou assombrit l'esprit ? Le rêve «ordinaire» et presque quotidien, le rêve «imprévu et absurde», le réveil qui ôte tant d'illusions !

Voulez-vous maintenant qu'ensemble nous dévorions du Marcel Proust. Si Baudelaire était un curieux du sommeil, Proust est, lui, d'abord et avant tout, un insomniaque et l'insomnie inspire et dirige ses pensées. Dans *À la recherche du temps perdu*, dès les premières pages de la première partie, *Combray* (page 3 et suivantes, édition Gallimard 1954), la description est tout autre : *Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : «je m'endors». Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil, m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier : il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François 1^{er} et de Charles Quint.*

Par la suite, que de merveilleuses descriptions de nuits sans sommeil ! Écoutez encore Marcel Proust : *Quand je recouvrais la vue, j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure... j'entendais le sifflement des trains, comme le chant d'un oiseau dans une forêt... j'appuyais tendrement mes joues contre les belles joues de l'oreiller qui, pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance. Je frottais une allumette pour regarder ma montre. Bientôt minuit... Sous la porte, une raie de jour... Quel bonheur, c'est déjà le matin ! Des pas se rapprochent, puis s'éloignent... Je me rendormais et parfois je n'avais plus que de courts réveils d'un instant, le temps d'entendre les craquements organiques des boiseries, d'ouvrir les yeux, de goûter grâce à une lueur momentanée de conscience, le sommeil où étaient plongés les meubles, la chambre, le tout dont je n'étais qu'une petite partie et à l'insensibilité duquel je retournais vite m'unir.*

Quelquefois, comme Ève naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse. Formée du plaisir que j'étais sur le point de goûter, je m'imaginais que c'était elle qui me l'offrait. Mon corps qui sentait dans le sien ma propre chaleur voulait s'y rejoindre, je m'éveillais. Le reste des humains m'apparaissait très lointain auprès de cette femme que j'avais quittée, il y avait quelques moments à peine ; ma joue était chaude encore de son baiser, mon corps courbaturé par le poids de sa taille... Et c'est ainsi qu'on peut goûter dans une réalité le charme du songe. Peu à peu son souvenir s'évanouissait, j'avais oublié la fille de mon rêve. Une page encore pour décrire l'homme en train de lire dans une posture trop différente de celle où il dort habituellement... Lorsque je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais... Et d'évoquer alors les chambres d'hiver où on se blottit la tête dans un nid qu'on se tresse... Les chambres d'été où l'on aime être uni à la nuit tiède, où le clair de lune appuyé aux volets entrouverts jette jusqu'au pied du lit son échelle enchantée... Aucune ne m'échappait dans les longues rêveries qui suivaient mon réveil. Pour Marcel Proust, le rêve ne se produit donc pas dans le sommeil paradoxal ! Mais qu'est au fond, pour le spécialiste, la rêverie, ce n'est plus un rêve mais ce n'est pas encore le réveil fracassant où se situe la part de l'intelligence. L'esprit d'observation, d'interprétation si proche de la vérité, tellement bien vécu a-t-il sa singularité électrique ?

Mais pour Proust, le sommeil n'a pas seulement un sens poétique. Écoutez-le dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (page 429 et suivantes). N'est-ce pas une douce sensation de penser dans la nuit, d'écrire dans l'obscurité et de se lever quand le soleil est déjà au milieu du ciel ? Mais avant tout j'avais ouvert les rideaux dans l'impatience de savoir quelle était la mer qui jouait ce matin-là au bord du rivage comme une Néréide. Car chacune de ces mers ne restait jamais plus d'un jour. Le lendemain il y en avait une autre qui parfois lui ressemblait, mais je ne vis jamais deux fois la même. Pour le poète, la nuit ne serait-elle pas révélatrice !

Quelle autre belle description aussi du sommeil de l'attente (*Du côté de chez Swann*, page 109) ! Par la porte ouverte, je vis ma tante couchée sur le côté qui dormait ; je l'entendis ronfler légèrement. J'allais m'en aller doucement mais sans doute le bruit que j'avais fait était intervenu dans son sommeil et en avait «changé la vitesse», comme on dit pour les automobiles, car la musique du ronflement s'interrompit une seconde et reprit un ton plus bas puis elle s'éveilla et tourna à demi son visage que je pus voir alors ; il exprimait une sorte de terreur ; elle venait évidemment d'avoir un rêve affreux ; elle ne pouvait me voir de la façon dont elle était placée et je restais là ne sachant si

je devais m'avancer ou me retirer ; mais déjà elle semblait revenue aux sentiments de la réalité et avait reconnu le mensonge des visions qui l'avait effrayé ; un sourire de joie, de pieuse reconnaissance envers Dieu qui permet que la vie soit moins cruelle que le rêve, éclaira faiblement son visage et avec cette habitude qu'elle avait prise de se parler à mi-voix quand elle se croyait seule, elle murmura : Dieu soit loué !...» D'autres exemples seraient encore possibles dans *Du côté de Guermantes* ou encore dans *Sodome et Gomorrhe* ou *La prisonnière*, *La fugitive*, *Le temps retrouvé*... Proust est le poète du sommeil et de l'insomnie, du réveil et de l'éveil, du rêve et de la rêverie... Tout est juste, l'analyse merveilleuse permet-elle la matérialisation d'une intelligence subtile et, elle, alors sans cesse en éveil ?

Paul Valéry que Pierre Passouant, a beaucoup plus longuement analysé à l'occasion d'un colloque valéryen à Montpellier dirigé avec tellement de compétence par Madame Judith Robinson-Valéry, et exposé dans une monographie *Les fonctions de l'esprit*, est tout à l'opposé le philosophe de la matière. Il s'intéresse au sommeil non point en technicien mais en homme de pensée, mais plus encore à l'endormissement et à l'éveil qu'au sommeil lui-même et qu'au rêve.

Pour bien parler de rêve, il faut être éveillé...

Tous les récits de rêve sont grossièrement faux...

Le «je» qui figure aux rêves n'est pas quelqu'un qui se retrouve dans telles caractéristiques, mais le quelqu'un, au contraire, qui se fait autre.

Mais à quoi diable peut servir le rêve ? Une boutade, «pour éviter la peur de la nuit», Freud donne une réponse très réelle : *un homme sans rêve est un homme qui devient fou*. En fait, Pierre Passouant a bien démontré avec son ami William Dement que toute privation itérative de rêves installe l'individu dans un état paranoïaque.

Mais écoutez encore Paul Valéry, *s'endormir c'est oublier. Le commencement du sommeil est oublier ce qui empêche de dormir est cette chose qui ne veut pas se taire, s'éteindre, finir, s'arrêter, s'abandonner, ne plus être... Je veux dormir et elle ne veut point que je dorme et cependant elle est au plus près de ce qui veut que je dorme. Elle est près du «je» qui veut. C'est un autre moi.*

Paul Valéry insiste aussi : *Il n'est pas de phénomène plus excitant pour moi que le réveil, ce commencement de ce qui fut, qui a lui aussi son commencement, ce qui est.*

Paul Valéry homme de réveil et du matin, seulement curieux de l'endormissement plus que du sommeil ? Allons-donc, n'est-ce point pour mieux comprendre la conscience claire ?

Le grand attrait de l'étude du rêve est la définition de la «veille»... Il ne faut pas dire : je m'éveille mais, il y a éveil car le «je» est le résultat, la fin, le final de la congruence, superposition de ce que l'on trouve à ce que l'on devait s'attendre à trouver.

Le verbe rêver n'a pas de présent.

Valéry, bon dormeur mais homme du matin après une nuit brève et bien employée : cinq heures de sommeil. Un sommeil court et profond doit valoir au moins autant qu'un sommeil long et plus superficiel.

Poincaré disait : je dors peu, mais je dors bien. Napoléon dormait peu la nuit mais souvent dans la journée. Il en va de même de Churchill. Mais quelle partie des ondes électriques se contracte chez l'homme qui dort peu mais bien, peu et mal, et s'hypertrophie chez l'homme qui dort beaucoup mais mal, beaucoup et bien ? S'agit-il d'une expression électrique inhabituelle ? Les nuances sont-elles réelles chez l'intellectuel, l'imaginatif, le spirituel, le créatif... ?

René Char, le poète «seul et sans maître» selon l'admirable définition de Saint-John Perse, assume néanmoins une part de l'héritage baudelairien... et ajoute quelque mystère encore au sommeil.

— *«La poésie vit d'insomnie perpétuelle»*

Dans *Le bâton de rosier* (Gallimard 1983, page 796)

«Sommeille, ne dors pas

Dehors la nuit est gouvernée

Les rêves sont immobilisés»

et dans *Vers aphoristiques, dévalant la rocaille aux plantes écarlates* (page 489)

— *«nous n'avons pas plus de pouvoir s'attardant sur les décisions de notre vie, que nous n'en possédons sur nos rêves à travers le sommeil...»*

— *«nombreuses fois, nombre de fois*

l'homme s'endort, son corps l'éveille

puis une fois, rien qu'une fois

l'homme s'endort et perd son corps».

Voilà quelques paradoxes de René Char. Le sommeil... inspire... mais est aussi d'autres fois à sa manière une paralysie de l'esprit, une mort «transitoire» mais une fois, rien qu'une fois... définitive.

Dans les *Lettres à Milena*, Kafka a une interprétation plus simpliste, mais peut-être plus réelle : *ne pas dormir, c'est interroger... si on savait comment répondre, on dormirait...* Bergson n'est pas tellement loin de Kafka : *dormir, c'est rajeunir,...* *dormir, c'est se désintéresser*. Mais pourtant de toujours, respecter le sommeil est sacré. Écoutez Scarron :

*«Passant, ne fais ici de bruit
garde que ton pas ne l'éveille
Car voici la première nuit
que le pauvre Scarron sommeille».*

Comme je voudrais pouvoir remercier aujourd'hui Pierre Passouant : il m'a obligé à la réflexion qui élève et à la recherche de l'inexpliqué... Que d'incompris encore dans le sommeil !

Vous connaissez l'histoire de Galien, le premier somnambule connu au monde. Il s'endort d'un sommeil profond pendant une marche de nuit, parcourt environ la longueur d'un stade, soit presque 2 000 mètres, heurte un caillou... se réveille... et tombe... Pourquoi un somnambule a-t-il plus de sécurité pendant le sommeil qu'au moment du réveil ?

Que d'auteurs ont souhaité et vanté le bon sommeil reposant que Cicéron qualifiait de «Curatum dormitor» !

Écoutez Cervantes dans *Don Quichotte*
«Béni soit celui qui inventa le sommeil»
et Voltaire, dans le chant VII de *la Henriade*,
*«Du Dieu qui nous créa, la clémence infinie
pour adoucir les maux de cette courte vie
a placé parmi nous deux êtres bienfaisants
l'un est le doux sommeil et l'autre est l'espérance».*

Le sommeil «reposant» dépend-il de la décontraction musculaire nocturne, de l'atonie du sommeil paradoxal, de la qualité des sécrétions hormonales nocturnes, de l'hormone de croissance notamment ? Le même sommeil s'il est exténuant dépend-il de rythmes cérébraux différents ?...

Peut-on imaginer les tracés électriques de Balzac : en mars 1833, il décrit à Zulma Carraud une de ses journées ; écoutez-le : *Je me couche à six heures du soir ou à sept heures comme les poules ; on me réveille à une heure du matin et je travaille jusqu'à huit heures. Je dors encore une heure et demie puis je prends quelque chose de peu substantiel, une tasse de café pur, et je m'attelle à mon fiacre jusqu'à quatre heures, je reçois, je prends un bain ou je sors et après dîner je me couche* et d'autres fois Balzac travaille dix-sept heures par jour, il se couche à six heures et se lève à minuit. Certaines semaines, il ne dort que dix heures. De telles prouesses sont-elles le propre de génies ?

Mirabeau, d'une exceptionnelle intelligence, nature passionnée et violente, à l'exubérance méridionale, était capable de passer plusieurs nuits sans dormir pour écrire ses discours éloquents, violents, passionnés, capables d'électriser les foules. Y a-t-il quelque lien entre la mort rapide de Balzac à 51 ans et celle brutale de Mirabeau à 42 ans et l'absence de sommeil ?

A l'opposé existe-t-il quelque relation entre l'hypersomnie « infantile » de La Fontaine et l'art merveilleux qu'il a su créer en des fables si prisées des enfants, mais plus souvent encore des adultes ?

La spectroscopie de résonance magnétique nucléaire révélera peut-être demain des secrets que n'a pas su livrer l'électroencéphalographie. Nous savons déjà aujourd'hui que l'éveil accroît la consommation de glucose, mais non pas celle d'oxygène... les neurones brûlent donc de l'énergie en anaérobiose, ... comme les muscles... notre activité cérébrale se résumerait-elle donc à un seul problème énergétique... et fait paradoxal encore, la consommation énergétique serait accrue en période de sommeil, surtout paradoxal. Un monde vraiment nouveau apparaît aux chercheurs aujourd'hui, un peu comme en 1950 l'électroencéphalographie avait ouvert l'intelligence de Pierre Passouant sur un immense domaine qu'il a su si bien défricher.

L'épilepsie a tout autant que le sommeil intéressé Pierre Passouant notamment tout au début de sa carrière de neuro-physiologue, mais beaucoup plus en scientifique et en médecin qu'en historien et en homme de réflexion. Successivement, il a montré, sur le plan clinique et expérimental, le rôle du rhinencéphale et de l'hippocampe notamment dans l'épilepsie psychomotrice. Il a également constaté le rôle stimulant de l'injection d'alumine dans la corne d'Ammon. Par la suite, les facteurs épileptogènes dépendant de l'écorce cérébelleuse et de l'olive bulbaire, chez l'animal le rôle du cingulum antérieur et postérieur ont été abordés. Pierre Passouant a agi pour rendre l'épileptique

à la société, à sa profession, à sa famille, à lui-même grâce à la qualité du traitement et à son adaptation. Comme le Professeur **Henri Gastaut** de Marseille, il ne considérerait pas que l'existence de crises épileptiques conduise fatalement à une altération des fonctions cognitives et à une déchéance intellectuelle. Il s'est, avec autorité, opposé à cette conception. Le génie peut s'observer, se maintenir et se développer chez des épileptiques confirmés sans que pour autant être un homme de génie exige la maladie épileptique : **Gustave Flaubert**, **Vincent Van Gogh** et **Fiodor Dostoïevski** en apportent une très belle confirmation tout à fait authentique. Si **Jean-Paul Sartre** a pu dire que **Flaubert** était *l'idiot de sa famille*, peu d'auteurs ont soutenu une telle hypothèse et **Gastaut** s'y est opposé avec énergie. La maladie de **Van Gogh**, apparue un an avant son suicide, n'a en rien gêné son génie créatif bien que la maladie épileptique soit en cause dans les crises psychomotrices : le rasoir, la section du lobule de l'oreille gauche, l'offrande quelques instants plus tard à **Rachel**, la prostituée. La maladie de **Dostoïevski** est peut-être plus subtile à situer et se rapproche davantage d'un grand mal primaire.

N'est-il pas admirable qu'au cours de cette vie qui l'emportait vers des milieux intellectuels de haut niveau, **Pierre Passouant** ne renie rien de la période plus strictement montpelliéraine de sa carrière et qu'il pense à honorer, par exemple, les docteurs **Dax** de Sommières ? Le père, **Marc**, en 1836 avait le premier imaginé que les lésions de la moitié gauche du cerveau allaient avec l'oubli de la pensée ; il était le véritable promoteur de la *gaucherie cérébrale*, et avait ainsi initié la différence entre l'impossibilité de s'exprimer malgré une parfaite compréhension, l'anarthrie de **Broca**, et la possibilité de parler sans la moindre conservation de la pensée, l'aphasie de **Wernicke**.

Son fils **Gustave Dax** a œuvré pour que le travail admirable de son père ne tombât pas dans l'oubli : il y réussit pleinement en portant le débat, lui simple médecin rural, devant l'académie de médecine en 1863. Mais l'œuvre des docteurs **Dax** ne survécut pas pour autant dans la mémoire des habitants de Sommières.

Pierre Passouant organise en 1966 une cérémonie solennelle en présence des autorités et de nombreuses personnalités régionales, du maire de Sommières, le docteur **André**, du doyen **Euzière** de Montpellier, du professeur **Alajouanine** représentant la fédération internationale de neurologie et du docteur **Mac Donald Critchley** de Londres qui a eu le mérite de ranimer la controverse **Dax-Broca**. Désormais, une plaque rappelle devant la maison du Docteur **Marc Dax** ses mérites. Grâce à **Pierre Passouant** la vieille place du marché aux arcades séculaires, la plus ancienne et la plus belle place de cette petite cité cévenole, porte depuis le nom de «place des docteurs **Dax**».

Médecin, chercheur, expérimentateur, **Pierre Passouant** n'a pas pour autant négligé au cours de sa carrière hospitalo-universitaire les responsabilités administratives qui se sont présentées tant sur le plan national que régional.

Très attaché à la médecine expérimentale au sens où l'entendait **Claude Bernard**, **Pierre Passouant** considérait qu'il s'agissait d'une discipline exemplaire, où se rejoignent clinique et recherche, animale et humaine, telle qu'il l'a pratiquée toute sa vie. Il a été le fondateur de l'association des enseignants de médecine expérimentale qu'il présidera jusqu'à sa mort. En 1981, à l'occasion de sa retraite, un livre jubilaire *Actualités en médecine expérimentale* lui était offert ; de très nombreux amis français ou étrangers y avaient participé. **Pierre Passouant** considérait l'expérimentation animale comme une source infinie de renseignements pour qui sait provoquer et voir. Dans les maladies humaines, le médecin averti écoute, enregistre et compare avec les constatations de l'expérimentation animale. Depuis quelque vingt ans, l'expérimentation in vitro s'est encore élargie et utilise du matériel biologique animal ou humain... immense promesse pour l'avenir. Pour toutes ces raisons, **Pierre Passouant** s'est fait plus que d'autres le champion de la médecine expérimentale, au moment où elle était rayée des grandes disciplines médicales... sous le prétexte fallacieux peut-être que la médecine expérimentale ne peut coller à toutes les spécialités médico-chirurgicales, mais que toutes les spécialités doivent être à la fois cliniques et expérimentales.

Il me reste encore à souligner un dernier aspect de la vie universitaire de **Pierre Passouant** : sa participation à la vie de notre Faculté de médecine et de notre Université. Il n'a jamais été indifférent aux problèmes de notre maison, dans les heures difficiles : **Pierre Passouant** était tout dévoué au Doyen **Christian Bénézech** et devait vivre avec lui une époque qui marque une date et un tournant dans l'histoire de notre maison : je veux parler des journées de 1968 et des années qui ont suivi, accompagnées de réformes statutaires universitaires. **Pierre Passouant** a joué un rôle déterminant dans l'assemblée constitutive de notre actuelle Université Montpellier I : il présidait, comme doyen d'âge, le 2 mars 1970, la séance inaugurale de l'assemblée et devait installer dans ses fonctions le premier président de notre université, le doyen **Georges Péquignot**. Dans la foulée, le même jour, il devenait premier vice-président à côté du doyen **Sabon**. Mais **Pierre Passouant** a été un vice-président éphémère. Le 19 octobre 1970, deuxième réunion de l'assemblée constitutive, il devait, après une solennelle déclaration de **Christian Bénézech**, lire une motion qui, quelques heures plus tôt, avait été votée par l'ensemble des collègues de notre faculté. Les médecins et les odontologistes se retiraient alors de l'assemblée constitutive et ne devaient y revenir qu'en janvier 1973 par mon intermédiaire, pour vivre la vie de l'Université Montpellier I alors dirigée par **Fernand Sabon**.

Pierre Passouant devait encore présider en 1971, comme doyen d'âge, la première séance de l'UER de Médecine. Il fit successivement voter, grâce à son habileté et à la difficile majorité des deux tiers, l'appel d'une personnalité extérieure pour présider l'UER de Médecine. Vous avez deviné que cette personnalité, extérieure au Conseil de l'UER, n'était pas étrangère à notre maison : il s'agissait de **Christian Bénézech**, qui devint le premier directeur de l'UER de Médecine. Le doyen **Bénézech** fut très vite conscient qu'il n'était guère possible de perpétuer une situation illégale et de continuer à vivre en ignorant l'Université ; **Pierre Passouant** accepte alors résigné le fonctionnement d'une institution qui n'était ni dans sa logique ni dans son éthique universitaire. Il termine son mandat et ne demanda plus jamais le renouvellement de ses fonctions d'administrateur. **Pierre Passouant** a souvent été dans notre Faculté l'avocat de causes difficiles ; en des circonstances personnelles et variées qui ont accompagné le début de mes fonctions administratives dans notre maison, à la faculté comme à l'université, j'ai apprécié l'homme sincère et loyal qu'il était : il m'a toujours dit clairement sa position et n'en a jamais dérogé. Croyez que cette franchise est précieuse, mais loin d'être de règle au cours des étapes difficiles qui émaillent la vie d'un doyen de faculté ou d'un président d'université.

Pour dire au juste ce que fut sa vie active, et, elle l'était tous les jours, il ne m'est pas possible de taire la vigilance affectueuse, l'incessante prévenance, la clairvoyance sans égal dont vous, Madame, avez su l'entourer. Il me faudrait aussi clamer comment, Michel, son fils, et son épouse, savaient traduire sans le dire l'admiration et l'affection portées à leur père. Mais peut-être, vous deux, ses enfants, n'avez-vous pas eu le temps, lui vivant, de vous exprimer comme vous l'auriez souhaité. Dans quelques instants, sachons nous recueillir en allant Salle **Dugès** devant le portrait que son neveu **François Fontaine** a réalisé après sa mort.

Jamais saison automnale plus douce en cette journée du 16 novembre 1983 n'avait offert à ses réflexions un cadre plus reposant... et pourtant... À peine un léger malaise avait-il alerté davantage, vous Madame que lui ; à peine avait-il interrompu son repos que déjà il se sentait mieux et cherchait à retrouver «le» sommeil, «son» sommeil : il devait y réussir... mais hélas, pour toujours... **Pierre Passouant** s'est éteint tel un flambeau qui cesse en un rien de temps d'éclairer... on cherche la lumière, il ne reste et pour toujours qu'obscurité... Il est mort dans son sommeil, comme il avait vécu pour le sommeil.

Jacques MIROUZE

RÉPONSE DU PROFESSEUR ROGER JEAN

Camarade d'Internat, collègue, puis votre obligé administratif, c'est pour moi un grand plaisir d'avoir ce soir l'agréable devoir de vous présenter à nos confrères et amis de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.

Présenter est beaucoup dire, car vous êtes certainement connu de tous.

Cependant les hommes de grande personnalité gardent toujours par devers eux quelques jardins secrets.

Permettez-moi tout d'abord, Monsieur, de dire combien j'ai apprécié l'éloge que vous venez de prononcer de notre Maître commun, notre regretté collègue, le Professeur Pierre Passouant.

Vous avez su définir sa personnalité, illustrer son œuvre, montrer son audience nationale et internationale.

J'ai eu maintes fois le privilège de travailler avec le Professeur Pierre Passouant et son équipe, d'abord sur la méningite tuberculeuse, ensuite sur la maturation du sommeil chez l'enfant, enfin sur le rôle du sommeil dans la sécrétion de diverses hormones, en particulier au moment de la période pubertaire.

J'ai toujours rencontré un accueil amical, trouvé une compétence et un esprit critique remarquables, apprécié une parfaite probité dans l'interprétation des résultats, admiré son enthousiasme stimulant mais rigoureusement contrôlé.

Je me permets, Madame, de vous renouveler l'expression de ma profonde sympathie.

Monsieur,

Vous êtes né au Vigan le 10 octobre 1921.

Votre Père, d'origine ariégeoise, était venu en 1919 s'installer comme médecin généraliste en cette ville, après avoir passé sept années dans la vie militaire. Il était particulièrement estimé et apprécié par la population. À ses heures de liberté, il complétait sa grande culture humaniste. Il lisait le grec et le latin dans le texte.

Votre Mère, de formation scientifique, licenciée en Physique et Chimie, avait un sens social très poussé. Elle se dévouait aux œuvres catholiques et avait entrepris l'éducation de la population. Elle organisait des conférences au cours desquelles elle captivait et passionnait son auditoire.

Votre Sœur, après des études de médecine, exerça comme médecin de la Santé en Avignon.

A l'âge de onze ans, vous entrez comme Interne au Collège Saint François-Régis de Montpellier où vous réalisez toutes vos études secondaires couronnées par les baccalauréats latin-grec, philosophie et mathématiques élémentaires avec les mentions AB et B.

Vous quittez le Collège en recevant la «médaille d'honneur du Collège», décernée après un vote à la fois des professeurs et des élèves.

On peut dire, dès ce stade, que votre personnalité sera marquée par trois influences majeures :

- goût pour la médecine et l'humanisme transmis par votre Père,
- sens de l'entraide et du dévouement aux autres inculqué par votre Mère,
- volonté de dominer, sens des nuances, habileté de l'utilisation du verbe, enseignés par les Pères Jésuites.

Vos études de médecine sont interrompues par les Chantiers de Jeunesse, d'où vous gagnez le maquis pour échapper au S.T.O.

Externe des Hôpitaux en fin de 1^{re} année, vous êtes reçu au concours de l'Internat des Hôpitaux de Montpellier en 1946. Vous achevez votre Internat en 1950 avec l'attribution de la Médaille d'Or.

C'est en cours d'Internat, en 1948, que vous épousez Mademoiselle Simone Lignères. Peu de ménages ont donné l'impression d'une union aussi parfaite que la vôtre. Vous avez eu cinq enfants, un fils devenu médecin et quatre filles. Chacun se rappelle avec quelle dignité vous avez vécu la terrible peine du décès de votre fille aînée, mère de trois enfants, dans des conditions dramatiques.

Madame Mirouze a su créer l'ambiance d'affection et l'organisation générale du foyer, qui vous ont permis de vous consacrer complètement à vos activités. Madame Mirouze

vous a accompagné dans bien des déplacements et cérémonies officielles. Après le décès de son Père, elle a pris en gestion le domaine viticole familial et a pu obtenir une amélioration incontestable de la qualité du vin. Enfin, Madame Mirouze a trouvé le temps de poursuivre ses activités littéraires, ses études d'histoire de l'art et ses recherches d'archives.

Après votre Internat, vous devenez Chef de clinique Médicale de la Faculté dans le service du Professeur Paul Boulet. Votre clinicat de cinq ans est particulièrement fructueux. Vous portez une grande estime à votre Patron dont vous louez le sens humain et l'idéal de justice.

Vous êtes nommé Agrégé des Facultés de Médecine, section Médecine Générale en 1955 et Professeur titulaire de la clinique des Maladies métaboliques et endocriniennes en 1960, dès sa création.

C'est cette même année que vous vous rendez à Agadir après le terrible tremblement de terre. Vous emportiez un des deux reins artificiels du service du Professeur E. Truc. Vous organisez de toutes pièces un centre d'épuration extra-rénale, ce qui représente une première. Vous traitez ainsi soixante-dix malades en insuffisance rénale terminale secondaire aux broiements musculaires par ensevelissement.

Dès votre retour, vous organisez votre service hospitalier qui comporte trois activités principales :

- le secteur des Maladies métaboliques, de Diabétologie et de Réanimation métabolique,
- le secteur des Maladies endocriniennes,
- le secteur des Maladies rénales.

Vous vous entourez de collaborateurs dont certains deviendront vos élèves et successeurs.

Vous créez les enseignements correspondant à vos spécialités, au niveau étudiant en Médecine et paramédicaux. Vous mettez en place des programmes de recherche clinique.

L'expérience considérable ainsi acquise vous fait choisir pour participer avec deux autres membres nationaux à la Commission de mise en place pour la France des divers diplômes d'enseignement correspondant à trois spécialités (Néphrologie, Endocrinologie et Métabolisme).

Vous êtes ensuite élu successivement, d'abord comme membre, puis comme Président :

- au Comité consultatif des Universités, section Spécialités médicales, de 1968 à 1982,
- au Comité supérieur des Universités section 54, sous-section 04 : endocrinologie et métabolisme, de 1982 à 1986,
- au Conseil National des Universités, section 54, sous-section 04 : endocrinologie, métabolisme, en 1987.

Enfin, vous faites partie comme membre, puis comme Président, de nombreuses Sociétés Nationales et Internationales concernant vos spécialités.

L'importance des travaux que vous réalisez avec votre équipe vous fait connaître. Vous êtes alors invité ou envoyé en mission dans de très nombreux pays européens et plus éloignés, par exemple : trois fois en Corée du Sud, deux fois en Australie et en Chine, trois fois au Japon, deux fois dans divers pays d'Amérique du Sud et d'Afrique. Vous êtes nommé Docteur Honoris Causa de plusieurs Universités. Par ailleurs vous restez en relations étroites et vous vous rendez à maintes reprises dans des services de diabétologie des États-Unis et du Canada, en particulier à Toronto.

Cette énorme activité médicale, hospitalière, nationale et internationale ne vous fait pas pour autant négliger la Faculté de Médecine et l'Université de Montpellier. Vous êtes d'abord élu membre du Conseil de l'UER médicale, puis choisi par vos collègues comme Doyen de la Faculté de Médecine de 1972 à 1979. A la suite du décès prématuré du Professeur Coste-Floret, vous êtes élu Président de l'Université Montpellier I. Vous allez assurer cette charge à une période difficile de 1979 à 1989.

À la conférence des Présidents d'Universités dont le Ministre de l'Éducation Nationale est président, vous êtes élu Vice-Président trois années consécutives, ce qui traduit l'estime que vous portent les Présidents de l'ensemble des Universités de France. Au titre de Président d'Université, vous avez participé au Conseil National d'Éthique pour les Sciences de la Vie et de la Santé de 1982 à 1989. Vous avez en outre été Président de la Section technique de ce même comité national pendant deux ans.

C'est sans doute avec regret que, en pleine possession de tous vos moyens, vous avez été admis en 1989 aux fonctions de «Consultant Hospitalier».

Des nombreuses distinctions honorifiques françaises et étrangères qui vous ont été décernées, je ne retiendrai que trois :

— Vous avez été décoré Chevalier de l'Ordre de la Légion d'Honneur en 1977, au titre de la Santé pour honorer votre action à Agadir et ultérieurement vos activités médico-sociales. Vous avez ensuite été nommé Officier dans ce même Ordre en 1985 au titre de l'Éducation Nationale.

— Vous êtes déjà Académicien. En effet, vous avez été élu Membre Correspondant de l'Académie Nationale de Médecine en 1977, puis Membre Titulaire de la 8^e section en 1981, ce qui est très honorifique et rare pour un Professeur de Faculté de Médecine de province.

— Enfin, vous avez été distingué comme «Personnalité de l'Année» en 1987.

Cet exposé succinct ne donne qu'une faible idée des activités et responsabilités assumées par le Professeur Jacques Mirouze.

Vous êtes un travailleur, doué de qualités intellectuelles exceptionnelles et d'une santé physique à toute épreuve. Dès votre Internat, votre activité était débordante et certains de nos camarades se souviennent de réveils brutaux que vous leur imposiez parfois pour leur demander s'ils dormaient bien, alors que vous-même continuiez à préparer vos dossiers. Nous étions tous frappés de l'étendue de vos connaissances et du don que vous manifestiez déjà pour regrouper dans les cas difficiles les signes cliniques et biologiques afin de repérer un syndrome rare ou décrire une nouvelle entité. Votre curiosité intellectuelle a touché bien d'autres domaines, et, en particulier, à l'Histoire.

J'ai le souvenir de vous avoir entendu prononcer à Abidjan, comme Président des VI^e Journées Médicales, devant le Président Houphouët-Boigny et de nombreuses autorités médicales et politiques, un remarquable discours sur l'Histoire de la Côte d'Ivoire, complété par des considérations philosophiques et socio-économiques. Les autorités de ce pays auraient bien fait de la méditer.

On peut être sûr que vos notes concernant les faits historiques ou actuels, les gens importants, ainsi que vos collègues ou élèves, sont aussi bien remplies que vos fiches médicales.

Ainsi avez-vous pu, dans les nombreux discours imposés par vos charges, aussi bien à l'étranger que lors de cérémonies officielles en France, apporter des notions intéressantes et des remarques judicieuses. Votre activité n'a pas connu de borne et même dans votre situation présente de «Consultant», poste un peu ambigu qui permet de poursuivre certaines fonctions hospitalières et universitaires, tout en étant dégagé des responsa-

bilités de Chef de service, vous continuez à assurer :

- une consultation privée,
- la présidence de colloques, réunions, conférences et congrès,
- votre enseignement.

Enfin, plus que jamais vous participez

- aux séances de l'Académie de Médecine,
 - à des Congrès ou Journées d'étude à travers le monde entier,
- et vous demeurez conseiller dans diverses commissions nationales.

Vous avez très jeune souhaité être Médecin pour soigner et guérir les malades. Vous savez dissiper leur angoisse. Aux sujets atteints de maladies chroniques, vous imposez une discipline, mais, en même temps, vous créez des associations destinées à les soutenir et les aider. Vous savez écouter les patients et leur parler. Vous n'avez pas oublié que le mot est un médicament. Conformément au concept modernisé du vitalisme de Grasset, nous savons bien que l'être biologique que nous sommes, biochimique, bioenzymatique, bioénergétique, reste fortement influencé dans ses réactions par l'être pensant et son comportement. Aussi avez-vous toujours privilégié la consultation qui incite tant au colloque singulier.

Vous avez enfin, dans la mesure du possible, tenté de trouver des solutions thérapeutiques, certes adaptées aux nécessités pathologiques, mais acceptables pour le malade et compatibles avec ses possibilités. Ainsi avez-vous pratiqué une médecine qui situe l'homme malade par rapport à l'homme sain, la maladie dans son contexte personnel et social.

Cette médecine, vous avez voulu l'exercer au niveau hospitalo-universitaire qui comporte la médecine hospitalière, l'enseignement, la recherche.

Quelles qu'aient été vos obligations, votre service hospitalier est demeuré le centre de vos préoccupations.

Ce service que vous avez créé, initialement polyvalent, vous l'avez sectorisé. À mesure que vos élèves se formaient, vous avez autonomisé ces secteurs : service de néphrologie avec le Professeur Charles Mion, service d'endocrinologie avec le Professeur Claude Jaffiol. Vous vous êtes réservé le secteur de Métabolisme, Diabétologie et Diététique avec le Professeur Monnier devenu maintenant votre successeur.

C'est au lit du malade ou lors des discussions avec vos collaborateurs que vous avez donné le meilleur de votre enseignement. Étaient illustrées, discutées, expliquées les notions fournies aux étudiants lors des cours magistraux ou des conférences. Cet enseignement intégré que la loi tente de faire appliquer, est en honneur depuis longtemps en notre École.

Vous vous êtes toujours fait une haute idée de l'enseignement universitaire. Vous vous êtes élevé contre la tendance à laisser s'exprimer le savoir et la science en vérités essentielles et définitives, ou se morceler et se démembrer en quelques formules banales et stéréotypées. En médecine, plus qu'ailleurs, la vérité est évolutive.

Vous avez toujours été très attentif à vos étudiants et à vos élèves. Ils vous en gardent une grande reconnaissance. Vous avez donc conservé cette relation de Maître à élève qui malheureusement tend à s'estomper.

La médecine hospitalo-universitaire ne se conçoit pas sans une part de recherche. Ce terme de recherche désigne la recherche fondamentale, la recherche expérimentale, la recherche clinique.

Vous avez réussi à planifier et conduire à terme de nombreux programmes de recherches cliniques appuyées sur des études biologiques, grâce à des Laboratoires de Biologie que vous avez créés et à la direction desquels vous avez placé vos élèves. Cela explique la qualité et le nombre des recherches réalisées par votre équipe sous votre direction en des domaines variés : maladies endocriniennes, maladies métaboliques, maladies rénales, diabète sucré, diététique. Les résultats de ces travaux ont fait l'objet de 914 publications (c'est beaucoup !), dont 104 dans des revues scientifiques internationales avec comité de lecture. Parmi ces dernières, figurent plusieurs articles originaux qui ont été particulièrement remarqués.

Cette énorme activité hospitalo-universitaire ne vous a pas suffi. Vous avez brigué de hautes et lourdes charges administratives honorifiques. Dès l'Internat, vous manifestiez un penchant pour l'administration. Comme chef interne, vous étiez imbattable sur les règlements. Vous aviez déjà la réserve, la prudence et l'habileté d'un administrateur. Il était impossible, lors des choix de service, de savoir jusqu'au dernier moment lequel vous prendriez.

C'est donc tout naturellement qu'après avoir bien organisé votre service hospitalier, vous vous êtes laissé aller aux charmes de la vie administrative d'une grande institution :

notre Faculté de Médecine, puis avez pris en responsabilité la fonction de Président de l'Université de Montpellier I. Vous vous y êtes trouvé si bien que, les circonstances extérieures aidant, vous l'avez exercée pendant dix ans, ce qui est tout à fait inhabituel. De votre temps de décanat de notre prestigieuse Faculté de Médecine, vous gardez une légitime fierté. Votre grand souci, aussi bien comme Doyen que comme Président, aura été d'atténuer les oppositions et d'harmoniser les décisions. Lors de votre élection à la tête de l'Université de Montpellier I, vous disiez que votre chemin était bien tracé : respecter les statuts, respecter le caractère fédéral de notre Université, respecter l'autonomie, les prérogatives et la personnalité de chacune des maisons. Vous souhaitiez que le choix de vos options et de votre action soit le résultat d'un large consensus. Vous invitiez également les étudiants à s'exprimer avec simplicité et modération. Effectivement vous avez toujours cherché la conciliation et n'avez jamais fermé la porte au dialogue.

Après seize années d'activité administrative sur les dix-neuf ans d'application à Montpellier de la loi d'orientation de l'enseignement supérieur français de Monsieur Edgar Faure, vous avez souhaité faire le bilan pour notre université :

- faible augmentation du nombre des étudiants correspondant à une forte élévation des effectifs à la Faculté de Droit et des Sciences Économiques et diminution dans les Établissements de Santé en raison du *numerus clausus* ;
- faible augmentation du nombre des professeurs avec élévation plus marquée à la Faculté de Droit et des Sciences économiques ;
- stabilisation du budget de l'Université en francs constants, en dehors des organismes de recherche ;
- absence d'extension et d'adaptation des locaux, malgré les exigences de la modernisation des tâches et de la population croissante qui y travaille (On sait les problèmes actuellement posés par les projets récents d'aménagement de la Faculté de Droit et des Sciences économiques).

À l'opposé ont été mis en place :

- une multiplication et diversification des enseignements en 1^{er} cycle à la Faculté de Droit et en 3^e cycle dans les Facultés de Santé ;
- une augmentation des stages et une ouverture de l'Université sur les entreprises et les pays étrangers.

Cet effort considérable, fruit de la volonté des enseignants, a été assuré pratiquement sans augmentation des moyens. Vous y avez largement participé.

À la question : la planification de la loi d'orientation de Monsieur Edgar Faure a-t-elle été bénéfique pour notre Université ? vous répondez que oui car, en son absence, pensez-vous, une évolution se serait certainement produite mais sans doute dans le désordre et la confusion. Par contre, vous avez l'impression que, les Universités ayant donné la preuve de leur maturité et de leur désir d'évoluer, leur autonomie serait maintenant souhaitable. Or, après bien des hésitations et réticences, c'est la loi d'orientation de Monsieur Savary qui est imposée, dont vous critiquez la perversité du système d'élection aux conseils, la composition du conseil d'administration, la diminution des initiatives laissées aux directeurs des UER, (jargon qui signifie Doyens des Facultés), le carcan administratif paralysant.

C'est à regret que vous avez quitté cette lourde tâche de Président. Aussi, en exergue de votre livre-document *«Une voix de Président dans la mouvance universitaire»*, avez-vous choisi la réflexion suivante :

«De cet instant de ma vie, j'ai compris dès l'abord, en le vivant, qu'il était le plus beau que j'eusse vécu et que j'eusse à vivre, qu'il était unique, qu'aucun autre jamais ne pourrait lui être comparé, qu'il allait finir, qu'il était en train de fuir de mes mains pour toujours, et j'ai pleuré, car cet instant inégalable disait à mon oreille ces deux seuls mots : jamais plus».

Une telle réussite dans un domaine professionnel si difficile et des activités administratives de si haute responsabilité ne peut être seulement le résultat d'un labeur acharné et d'une grande compétence. De votre personnalité se dégage, en effet, une qualité de contact et de relation humaine très marquée. Votre abord est affable. Vous savez prendre part aux problèmes de ceux qui vous abordent. Vous avez l'art de simplifier les situations. Paul Valéry disait : *«Tout ce qui est simple est faux, mais ce qui n'est pas simple est inutilisable»*. En fait, il est bien rare qu'une bonne analyse ou de meilleures connaissances ne permettent de simplifier les problèmes ou situations les plus complexes.

Vous avez toujours voulu faire montre d'une grande tolérance. Cette tolérance, vous la considérez comme l'héritage de notre civilisation méditerranéenne et comme la marque du début de notre École de Médecine. Peut-être votre origine viganaise n'en est-elle pas étrangère. On sait, en effet, avec quelle intelligence et quelle tolérance les habitants de cette petite ville de Basses Cévennes ont tenté de vivre les oppositions des communautés religieuses et les désordres de la Révolution.

Vous proposez des solutions que vous n'imposez pas, du moins en apparence, solutions tendant à faire lever des barrières, à faire cesser des incompréhensions ou des oppositions mal expliquées. Grâce à cette attitude, vous avez réussi à dénouer maintes situations bien délicates et parfois bien subtiles.

Enfin, vous savez plaider les causes qui vous tiennent à cœur et avez souvent gagné, en utilisant des arguments parmi les plus simples et les plus logiques.

Votre personnalité est encore marquée par un autre caractère : vous êtes un homme de communication. Convaincu de ce que vous pensez ou avez découvert, optimiste par nature et parfois jusqu'à l'excès, vous voulez transmettre vos messages. Vous utilisez alors avec art tous les moyens de communication et de diffusion. Vous faites vôtre le vieil adage : *savoir — bien faire — faire savoir*.

Je disais tout à l'heure que vous étiez un médecin passionné et optimiste. Quel médecin ne le serait pas actuellement ! En médecine des enfants par exemple, la mortalité globale de 80 % jusqu'à la fin du Moyen Âge, de 75 % au cours de la Renaissance, encore de 35 % en 1939, est tombée à moins de 2 % en 1989. Aussi le Professeur Robert Debré pouvait-il dire au terme de sa vie : *«Au cours des dernières années, la connaissance de l'enfant, de ses maladies et des moyens de les prévenir et de les guérir ont fait plus de progrès en quarante ans que pendant trente siècles»*. Il en est de même en Médecine Générale.

Notre génération a donc vécu une période exaltante et vous avez dans votre domaine largement contribué aux progrès accomplis. J'en prendrai pour exemple le diabète à l'étude duquel vous vous êtes particulièrement attaché.

Le diabète sucré est connu depuis l'Antiquité, en raison de la saveur sucrée des urines des sujets qui en sont atteints. En dehors des descriptions, aucune avance n'a été réalisée dans la compréhension et le traitement jusqu'à Claude Bernard et Lavoisier. Au début du 20^e siècle, certaines Écoles, et en particulier à Montpellier, l'École du Professeur Hédon, ont démontré que le diabète était dû à un facteur ou plutôt l'absence d'un facteur pancréatique. C'est l'insuline qu'isolèrent à Toronto Best et Banting en 1921.

Pour la première fois un traitement substitutif devenait possible, évitant la mort à court terme des diabétiques. Cependant, les accidents aigus et coma restaient fréquents et les syndromes dégénératifs précoces et graves.

Vos premières études portent sur les sulfamides dont l'action hypoglycémiante a été découverte par le Professeur Marcel Janbon et Jean Chaptal et étudiée par le Professeur Auguste Loubatières. Vous en précisez les indications et remarquez que leur action est favorable chez les diabétiques adultes et peu ou inefficace chez les sujets jeunes diabétiques. Vous mettez au point ultérieurement avec vos collaborateurs la technique de dosage en continu de la glycémie. Cette méthode nouvelle d'exploration met en évidence l'instabilité parfois considérable de la glycémie, même chez des malades apparemment bien traités. Dès lors vous vous attachez à analyser l'influence de l'alimentation, et en particulier des différents sucres, sur la courbe glycémique. Vous devenez ainsi un expert mondial de l'alimentation des diabétiques.

Il a fallu attendre les travaux de Barson et Yellow en 1962 pour pouvoir doser dans le sang le taux de l'insuline. On entre dans une nouvelle ère de la diabétologie. Tout d'abord, sont isolés trois types de diabète jusqu'alors seulement soupçonnés : le diabète insulino-dépendant du jeune, le diabète non insulino-dépendant de l'adulte qui, à la longue, devient insulino-dépendant, le diabète par insulino-résistance.

Les dosages itératifs de l'insulinémie permettent de connaître le cycle insulinémique du sujet normal. C'est ce cycle qu'il faut tenter de reproduire. Vous êtes alors chargé par diverses firmes d'étudier les nouvelles insulines thérapeutiques et de tenter, par des associations, de trouver le moyen de reproduire le cycle insulinique idéal. Vous vous rendez compte qu'avec deux injections par jour, cet équilibre est impossible à obtenir correctement. Par ailleurs, vous constatez que les problèmes d'imprégnation insulinique de l'organisme priment la rigueur de l'alimentation. C'est dans ces conditions qu'avec vos collaborateurs, vous mettez au point le premier pancréas artificiel artisanal présenté à grand bruit à la Grande-Motte. Son utilisation vous apporte des informations considérables sur les relations : insuline, alimentation, horaire, comportement du sujet... Vous arrivez à la conclusion que seule l'administration continue et modulée de l'insuline peut permettre d'obtenir un équilibre glycémique acceptable chez les diabétiques instables.

C'est alors qu'apparaissent dans le monde de nombreuses équipes qui vont entreprendre une insulino-thérapie continue à la pompe par voie sous-cutanée ou intramusculaire. Les résultats n'en sont que médiocres. Pour votre part, vous pensez que les résultats sont insuffisants parce que l'insuline est injectée par voie périphérique et vous proposez une technique d'administration intrapéritonéale de l'insuline. Celle-ci, absorbée par le péritoine, va passer directement dans le foie comme l'insuline sécrétée par le pancréas. Les résultats sont beaucoup plus favorables. Vous obtenez ensuite la

miniaturisation des pompes qui peuvent alors être implantées dans la paroi abdominale, commandées par voie externe. Il en résulte une grande amélioration du confort pour le malade.

La démonstration récente de l'origine auto-immune du diabète insulino-prive a ouvert la porte à des tentatives thérapeutiques destinées à arrêter le processus destructeur du pancréas. Vous participez à une étude multicentrique pilote de traitement de diabétiques récents adultes par la cyclosporine. Quelques résultats intéressants sont obtenus, mais toujours transitoires et au prix de l'administration d'une drogue non dépourvue de toxicité. Vous demeurez réservé et prudent, mais on sait bien que de nouvelles molécules plus actives et moins toxiques seront trouvées et que leur action sera d'autant meilleure que leur administration sera plus précoce.

Vous avez alors poussé vos collaborateurs à organiser une structure destinée à dépister dans les familles de diabétiques les sujets à risque.

L'insuline agit par l'intermédiaire de récepteurs situés sur les membranes cellulaires. On pense, depuis quelque temps, que les états d'insulinorésistance pourraient être dus à des anomalies de ces récepteurs. Vous avez réussi à intégrer à votre équipe un chercheur, spécialiste des récepteurs, qui a objectivé pour la première fois des anomalies très spécifiques de la constitution des récepteurs de l'insuline chez plusieurs malades montpelliérains.

Enfin, plus ou moins directement, vous participez à des études immunologiques du diabète destinées, d'une part, à faire avancer les projets de greffe de cellule *bêta* de pancréas, d'autre part, à mieux comprendre l'origine du diabète.

N'est-il pas remarquable qu'au cours de ces dernières années on ait non seulement isolé les gènes responsables de la susceptibilité au diabète insulino-prive, mais encore trouvé au niveau des membranes cellulaires une protéine en forme de pince enserrant un polypeptide, dont une anomalie d'acides aminés à deux niveaux très précis serait le point de départ de la maladie immunologique diabétique ? Ces anomalies seraient différentes selon les ethnies.

Nous sommes donc au stade moléculaire le plus profond de la maladie diabétique. C'est dire tous les espoirs qui sont permis dans un proche avenir.

Ainsi votre contribution à la connaissance et au traitement du diabète est-elle considérable et devait être résumée. Il n'est donc pas surprenant que vous ayez été invité à participer, et souvent à présider, des commissions, des sociétés, des groupes d'étude, des jurys de prix, des associations nationales et internationales de diabétologie.

Tel est, mes chers confrères, Mesdames, Messieurs, le Professeur Jacques Mirouze, médecin hospitalo-universitaire, chercheur, homme d'administration, homme de contact et de communication, homme de grande culture. C'est donc pour moi un très vif plaisir de vous accueillir en notre Compagnie. Vous y apporterez, je n'en doute pas, un élément dynamique, et pourrez faire part, lors de nos réunions du Lundi, de votre large expérience, de votre grande curiosité intellectuelle et de votre culture étendue.

Je vous invite donc à prendre place au fauteuil n° XXIII de notre Académie, laissé vacant par le décès prématuré de notre regretté confrère, le Professeur Pierre Passouant.

Roger JEAN

*
* *

ALLOCUTION DE CLÔTURE PAR LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

Monsieur le Secrétaire Perpétuel,

Mesdames, Messieurs,

Chers Confrères,

Que pourrais-je ajouter aux éloges qui viennent d'être présentés ici dans la plus parfaite tradition académique ? Vous y avez retracé, Monsieur, la brillante carrière du regretté Professeur Passouant et Monsieur le Professeur Jean a su, dans le temps d'un discours, résumer pour nous la somme impressionnante de travaux qui ont fait de vous un chercheur internationalement reconnu, en un mot un des grands noms de la médecine mondiale.

Je devrais donc, en toute simplicité, me borner à être seulement l'interprète de tous, ici, en rappelant à mon tour combien notre Compagnie s'honore de vous compter parmi ses membres.

Permettez-moi cependant d'évoquer ce soir, devant vous, un souvenir, en espérant que vous voudrez bien pardonner cette digression à l'astronome que je suis.

Il y a déjà quelques années de cela, l'Union Astronomique Internationale organisait, en Pologne, un colloque en l'honneur de Nicolas Copernic pour le 500^e anniversaire de sa naissance.

Ce fut pour nous l'occasion de visiter la ville de Toruń où naquit l'illustre astronome, mais aussi la très belle ville de Cracovie où il poursuivit ses études (de 1491 à 1495) à la célèbre Université Jagellonne.

Par bonheur, les ravages de la dernière guerre épargnèrent Cracovie qui reste le joyau de la Pologne et peut-être, parce que des luttes barbares livrées à l'Ordre Teutonique il ne reste que de très rares vestiges, comme l'impressionnante Barbacane ou la porte Saint-Florian, on a l'impression que le souffle de la Renaissance n'a pas encore cessé sur Cracovie. Les bâtiments gothiques qui firent la gloire de l'ancienne capitale polonaise portent partout cette influence italienne apportée par la reine Sforza, l'épouse de Sigismond 1^{er} qui fit reconstruire dans le style Renaissance le château royal du Wawel.

La cour du Wawel est justement célèbre. C'était une cour de tournois avec trois étages de galeries. Les Dames de la cour y apparaissaient sous de belles rangées d'arcades aux colonnades élancées, appuyées à de gracieuses balustrades de pierre ajourée. En fallait-il davantage pour que, dans toute la ville, le sévère gothique s'illuminât, ici de balcons à colonnettes, de portails sculptés ou de fenêtres à meneaux, là de plafonds à caissons voulant imiter le célèbre plafond aux têtes du Wawel ou pour que fleurissent sur les toits des anciennes constructions gothiques de gracieux attiques de style Renaissance ?

Copernic avait vingt ans quand, sous ses yeux, flamboyait cet âge d'or de Cracovie. Partout le renouveau fleurissait comme un printemps. Était-il atmosphère plus propice pour repenser le système du monde, pour arracher au ciel son secret, ce ciel vers lequel les grandes flèches gothiques des cathédrales obligeaient sans cesse à lever le regard ?

La vieille université, fondée en 1364, qui avait été détruite par un incendie, fut reconstruite dans ce style Renaissance.

C'était le «Collegium Majus» qu'on admire encore aujourd'hui et qui abrite les souvenirs les plus précieux de Copernic. Dans l'album studiosum, on peut lire encore les formalités d'inscription de l'étudiant Nicolas Copernic et le manuscrit du «*De revolutionibus orbium coelestium*» s'y trouve conservé.

Pourquoi pensais-je à tout cela, tout à l'heure, en rejoignant le lieu de notre réunion d'aujourd'hui par les vieilles rues de Montpellier ?

Les vieilles rues de Montpellier,
comme le dit si joliment notre confrère Marcel Barral

Celles qui sont si souvent pleines d'ombre

Et leurs noms où la poésie s'est posée,

Souvent pleins d'ombre eux aussi !

Alors oubliant le vacarme et l'agitation de sa vie moderne, comme j'avais jadis oublié les sinistres fumées noires de Nova Hutta, Montpellier m'apparut soudain comme m'était apparue la Cracovie de Copernic, toute auréolée de la gloire de son passé,

Montpellier, qui célébrait l'an dernier le 700^e anniversaire de son université,

Montpellier, qui avait sa rue de l'École-Mage, comme Cracovie avait son Collegium Majus,

Montpellier, qui avait sa «descente de Saint-Pierre» où l'on vient buter contre les formidables tours de la cathédrale et son dais de pierre comme s'il n'était d'autre issue, d'autre route à poursuivre que la contemplation du ciel et la quête de la connaissance.

Et là, comme blottie sous l'aile de Dieu, la vénérable Faculté de Médecine avec son Theatrum Anatomicum, comme le saint des saints de quelque temple du savoir dont l'entrée serait surveillée par deux illustres gardiens.

Mais l'Université de Cracovie possède aussi son naos : la chambre gothique qu'habitait Copernic et que l'on visite encore aujourd'hui, sobrement décorée de quelques portraits et d'instruments astronomiques ; un écritoire, une plume d'oie, un manuscrit inachevé semblent encore attendre l'entrée de l'illustre astronome.

C'est là qu'un visiteur, dont je devais apprendre quelques instants plus tard qu'il était médecin, s'approcha pour lire, sur mon étiquette de congressiste, mon nom et celui de ma ville et celui de mon pays. Alors de s'exclamer dans un excellent français (par bonheur, le français est encore quelquefois parlé en Pologne) :

«Ah ! Montpellier ! L'Université de Montpellier ! Le Professeur Mirouze !...»

Cette anecdote ne vous surprendra certainement pas, Mon Cher Confrère, car ce n'est un secret pour personne que votre propre réputation comme celle que vous avez contribué à donner à la médecine française et plus particulièrement à l'École Médicale de Montpellier passent les frontières de très nombreux pays. Vous avez su porter très loin et très haut le flambeau de notre vénérable Université et de notre Académie.

Aussi, permettez-moi au nom de toute notre Compagnie, comme en mon propre nom, de vous en remercier et de vous exprimer ici, en ce lieu qui fut le berceau de la science médicale montpelliéraine, nos plus admiratives félicitations.

Henri ANDRILLAT

*

* *

DOCUMENT ANNEXE

*HISTORIQUE DU XXIII^e FAUTEUIL DE LA SECTION DE MÉDECINE
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER**par le Professeur Jacques MIROUZE*

L'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, rénovée en 1846-47, avec ses soixante fauteuils répartis, à parts égales, entre les trois sections de sciences, lettres et médecine, décide, en 1891 de porter le nombre de ses membres à quatre-vingt-dix. De la sorte, chaque section se trouve pourvue de dix nouveaux fauteuils : le vingt-troisième de la section de médecine n'existe donc que depuis 1891.

Le Docteur Élie ROUVIER est le premier titulaire de ce fauteuil. Il est originaire de Saint-Georges d'Orques. Il soutient une thèse de Docteur en médecine le 28 mars 1866, mais est peu connu par ses écrits. Il s'est par contre signalé par la traduction, en 1886, des deux gros volumes des *Éléments de psychologie physiologique* de Guillaume WUNDT qu'il a traduits en français. Des liens existaient déjà entre auteurs et éditeurs allemands et montpelliérains puisqu'en 1884 Armand IMBERT, futur professeur de physique médicale, avait corrigé la seconde édition du *Traité élémentaire de physique médicale*. La traduction n'était pas d'Armand IMBERT, mais de Ferdinand MONOYER, connu par l'échelle optométrique utilisée encore il y a quelques années chez les oculistes. Il est décédé en 1919.

Le Docteur Eugène MAGNOL devait lui succéder la même année. Il appartenait à une illustre famille ardéchoise, originaire d'Annonay, qui vint s'installer à Montpellier en 1585. L'aïeul, Jean MAGNOL, devait ouvrir une officine d'apothicaire à l'angle de la rue Dorée, notre actuelle rue de la Loge et la rue de la Croix d'or. Cette officine devint très rapidement célèbre sous le nom de «boutique verte». Le fils de Jean MAGNOL, Claude embrassa la même profession, mais Pierre son fils et petit-fils de Jean, devint médecin et professeur à l'Université de médecine. Il était connu par ses travaux de botanique et mit le premier en évidence la notion de famille végétale. Antoine, fils de Pierre,

arrière-petit-fils de Jean fut aussi professeur, mais par la suite la descendance cessa d'être universitaire tout en restant médicale. Eugène MAGNOL en est le dernier représentant. Né à Montpellier le 20 août 1866, il est nommé interne des hôpitaux en 1890, reçu docteur en médecine le 9 juin 1894. Sa thèse est consacrée aux tremblements. Il exerça la médecine en ville et eut quelque activité syndicale. Il n'a que très peu écrit, mais était un musicien consommé qui pendant longtemps tint les orgues du couvent des Carmes. Il est mort en 1939.

Le docteur Constantin PAPPAS, son successeur avait une ascendance grecque. Il naquit à Marseille le 14 juillet 1883 et passa sa thèse de docteur en médecine le 25 novembre 1910 à Montpellier. Le sujet de thèse était consacré à la vision colorée chez les peintres. Passionné d'hygiène, il poursuivit ses études à Lyon en 1911 où il obtint un certificat d'hygiène qui n'était pas encore enseigné à Montpellier. En 1912, il est nommé directeur adjoint du Bureau municipal d'hygiène de Montpellier et en 1914, directeur et succède au professeur agrégé Charles GERBAUD. Il maintint cette même activité jusqu'au début de la deuxième guerre mondiale. Il est élu à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier en 1941 ; il mourut en 1962. Tous ses écrits relativement peu nombreux sont consacrés à son activité professionnelle. Il a continué à s'intéresser bien au-delà de sa thèse à la peinture. Il était portraitiste non dénué de talent et a peint le portrait du Professeur Hervé HARANT que l'on peut voir à la Faculté de médecine de Montpellier.

Le Professeur Pierre PASSOUANT fut élu en 1962. Son éloge a été présenté dans les pages qui précèdent.

Le Médecin-Général Louis DULIEU nous a communiqué toutes les informations contenues dans ce texte. Nous l'en remercions très vivement.

Jacques MIROUZE

*
* *